

# La Dépêche 16 août 1923

## VISIONS DU LANGUEDOC

### MONTAUBAN

Consolant prestige de l'art, la plupart des voyageurs qui visitent Montauban, reconnaissent avant tout dans cette ville la patrie d'Ingres, de Pouillon, de Léon Cladel, enfin d'Antoine Bourdelle. Bien peu connaissent sa sanglante histoire. En parcourant ses belles promenades ombragées, créées sur les anciennes fortifications démolies par l'ordre de Richelieu, en admirant ses monuments de briques saumonées, ses hôtels solennels tout imprégnés de la paisible grandeur des dix-septième, et dix-huitième siècles, on a peine à s'imaginer que cette préfecture qui semble faire la sieste sous son ciel d'or, fût le théâtre de luttes atroces entre Albigeois et Croisés du Nord, catholiques et huguenots. Fait à remarquer : dans tout le Languedoc, c'est surtout dans les villes où la vieille hérésie manichéenne, fille de l'Orient mystique et ardent s'était si âprement défendue, que le protestantisme, fils du Nord, s'implanta le plus solidement.

Montauban fut, en effet, la capitale calviniste du Languedoc après que Pierre du Perrier, Jean Constans, Cabas et Montanier eussent fondé l'Eglise protestante à laquelle s'adjoignit, par la suite, une Faculté de théologie, supprimée ces dernières années seulement. Les troubles apportés par la Révocation de l'Edit de Nantes succédant à un siècle de persécution, apaisés, les protestants, repoussés des fonctions publiques, s'adonnèrent à l'industrie, et Montauban leur dut sa prospérité. C'est principalement à Ville-Bourbon, dans le faubourg Toulousain, au-dessus du Tarn, que s'élevèrent des fabriques de toute sorte, et qui occupaient, en 1713, plus de 8,000 ouvriers : minoteries, filatures de laine et de soie, fabriques d'étoffes grossières, ratines, molletons draps, et ce fameux cadis encore porté au temps de Cladel, par les paysans du Quercy qu'il fait s'entrebattre si gaillardement dans *La Fête votive de Saint-Bartholomé-porte-glaive*. Aujourd'hui presque toutes ces industries ont disparu, — il faut tout particulièrement regretter la faïencerie d'Ardus, — et Montauban ne serait plus qu'une ville de fonctionnaires et de rentiers sans ses importantes cultures maraîchères et son commerce de primeurs aux pêches célèbres dans toute la France.

Bâtie à l'emplacement du poste romain de « Mon Aureolus », sur un plateau d'assez faible altitude, au dessus du Tarn qui, roule sagement ses eaux limoneuses entre des rives verdoyantes, entourée d'une campagne mollement ondulée et qui n'a plus le caractère grandiose et pittoresque

de la vallée de l'Aveyron et des Causses du Quercy, Montauban, l'ancienne Montauriol, célèbre par son monastère de Saint-Théodard, reçut en 1144, d'Alphonse 1<sup>er</sup>, comte de Toulouse, la Charte qui reconnaissait ses libertés communales.

Ses luttes sanglantes, l'iconoclastie des calvinistes qui s'attaquait aux monuments religieux, le long siège qu'elle soutient contre les gens du roi, l'implacable vengeance de Richelieu, n'ont pas permis à Montauban de conserver beaucoup de vestiges du moyen âge, exception faite pour l'église et la tour Saint-Jacques, la maison de Bar et les soubassements du musée.

Elle semble avoir été presque toute reconstruite au dix-septième siècle, mais ses monuments Louis XIII et Louis XIV empruntent à la brique d'une délicieuse couleur saumonée dont ils sont bâtis, une grâce spéciale qui les différencie des constructions du Nord de la même époque. La belle place Notre-Dame, bordée d'arcades doubles qui abritent le truculent marché de légumes et de fruits, et flanquée, à chaque angle de portes, rappelle davantage la Renaissance que le dix-septième siècle. Le chaud climat de Montauban permet aux palmiers, magnolias et même bananiers de prospérer dans les jardins, et cette belle végétation ajoute au caractère méridional de cette aimable ville.

C'est du beau pont du quatorzième siècle traversant le Tarn sur des arches de 18 mètres de hauteur, que Montauban se présente en son aspect le plus favorable, avec au premier plan, l'ancien château des comtes de Toulouse achevé par le Prince Noir, complètement remanié au dix-septième siècle, et dont la base était jadis baignée par la rivière. Sur le fond de brique de la Bourse du Commerce se silhouette le fougueux monument érigé par Antoine Bourdelle à la mémoire des Combattants de 1870, groupe tout animé d'une vie puissante, et qui exprime l'horreur de la guerre.

Il ne faut pas juger Montauban sur ses apparences paisibles et «Louis quatorzièmes » car, de même que son histoire est un mélange d'ardentes luttes et de labeur paisible, elle donna le jour à des artistes aux tempéraments aussi divers que Lefranc de Pompignan et Cladel, Ingres et Bourdelle. Aussi, - nous paraît-il difficile d'admettre (ainsi pour Albi et Toulouse-Lautrec), la loi absolue de l'influence du milieu, - chère à Taine. Lefranc de Pompignan, Ingres, et, à la rigueur, Pouillon, peuvent s'expliquer par le cadre où leur enfance s'écoula ; on ne peut en dire autant de Cladel et de Bourdelle, natures généreuses, esprits fougueux, créateurs originaux en qui les éléments semblent encore se combattre.

Le musée est installé dans l'ancien évêché, dont les salles voûtées ouvrant sur le Tarn, datent du Prince Noir, tandis que les élégantes salles des étages furent édifiées au dix-septième siècle. Son conservateur, le peintre Bouisset, qui a moissonné, dans la région montalbanaise et surtout à Najac, des études et des gravures pleines de délicatesse, réorganise, avec méthode et goût, ce musée unique par ses nombreux et précieux souvenirs d'Ingres. Dans l'ancienne chambre de l'évêque sont rassemblées les touchantes reliques de ce grand peintre de l'Ecole française, et il est curieux de savoir qu'Ingres, enfant, joua du violon devant le prélat. Dans l'alcôve transformée en vitrine le célèbre violon, est, suivant les volontés exprimées dans le testament, posé sur une partition ouverte de Don Juan. Combien le classique peintre de l'Apothéose d'Homère apparaît tout entier en cette suprême recommandation. Sans doute n'eut-il guère plus d'admiration pour le romantique Beethoven que pour Delacroix ?

L'incomparable collection de 4000 dessins, classés chronologiquement par les soins de M. Henri Lapauze, ce Montalbanais dévoué aux beaux-arts, mérite la respectueuse attention que nous ne saurions accorder au poncif « Jésus enfant enseignant dans le Temple », d'un coloris désagréable. Il faut espérer que quelques-uns des beaux portraits d'Ingres viendront quelque jour enrichir sa ville natale.

M. Bouisset, aidé de M. A. Perbosc, conservateur de la bibliothèque municipale et noble félibre de « la Pastorèla », doit organiser la salle consacrée à Bourdelle ; heureux Antoine Bourdelle, devenu prophète en son pays, puisque sa ville natale l'admire et lui fait large place. Ses bustes de Cladel et du félibre Quercy ornent les promenades et l'on attend avec impatience son « Monument aux morts de la grande guerre ». Le musée possède déjà, à côté de quelques œuvres de jeunesse, son admirable « Ingres », et nous aimerions y voir figurer, à défaut de l'original, un moulage du « Chevrier » peut-être la seule œuvre « régionaliste » de Bourdelle, et dans laquelle il a mis l'agreste poésie qui gonflait son cœur, lorsque, petit garçon, il suivait à travers les Causses son vieil oncle, le berger.

De l'excellent peintre tarnais, Henri Nazon, apprécions des paysages pleins de science, de probité et d'émotion, d'un coloris délicat, tout en regrettant que sa « Vue de Penne » évoque tout aussi bien une ruine perchée sur un mamelon des bords de la Rance ou du Blavet.

Oserions-nous exprimer le vœu irrévérencieux que certains dons de l'Etat, — et l'Etat s'est montré tout particulièrement généreux pour Montauban ! — fussent tenus dans une ombre discrète ? Alors le musée enrichi d'œuvres anciennes léguées par Ingres à sa chère ville, serait entièrement digne d'admiration. Charles GÉNIAUX.